

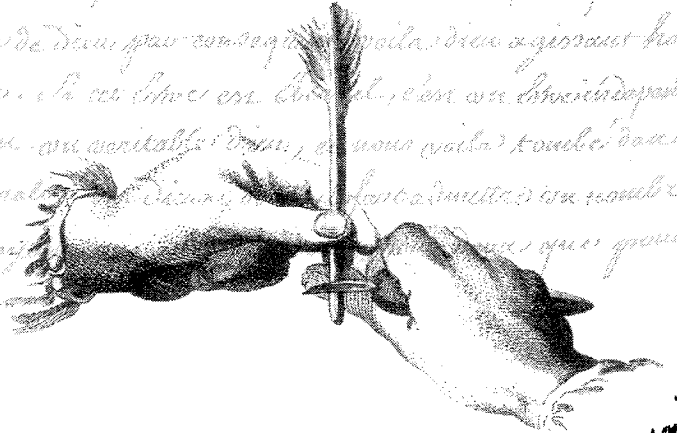
La Lettre Clandestine

n°16 – 2008

**VOLTAIRE ET LES MANUSCRITS
PHILOSOPHIQUES CLANDESTINS**

Quand on voudrait descendre au premier pas de la conscience de Dieu et d'autant que content, en lui-même, il ne fait rien au dehors, pour qu'il n'y en ait pas pour être que l'honneur de son être inférieur.

1° C'est de contredire la loi. C'est en une occasion; il ne peut être que l'ouvrage de Dieu par conséquent, cela, Dieu agissant hors de lui-même. Si ce livre est écrit, c'est un livre indépendant par conséquent, on écrit à Dieu, et nous voilà tombés dans l'énorme pluralité de Dieu, et l'on admettra son nombre infini, et on aura que quelques millions.



Revue annuelle publiée avec le concours du C.N.R.S.



PUPS

LECTURES MATÉRIALISTES DE LA MÉDECINE DE MONTPELLIER AU DÉBUT DU XVIII^e SIÈCLE*

1. Montpellier au tournant du xviii^e siècle. Doctrines médicales et écrits clandestins

La situation de l'ancienne École de médecine de Montpellier, au tournant du xviii^e siècle, est des plus éclectiques et variées. Toutes les positions doctrinales, galénistes, mécaniciens, chimistes, animistes etc., toutes les théories médicales répandues dans les milieux culturels européens y sont représentées et y cohabitent, côte à côte, plus ou moins paisiblement¹. Montpellier est aussi l'Université de médecine en France qui accueille, dans ses rangs, le plus d'étudiants étrangers. Ce qui est très intéressant, dans l'histoire de cette période, qui va de la fin du xviii^e à la première moitié du xix^e siècle, c'est le trajet suivi par certaines thèses de philosophie médicale d'inspiration matérialiste, à travers les formulations, dirions-nous, institutionnelles des grands médecins, professeurs de l'École.

* Le présent article constitue une partie du travail qui a abouti à ma thèse d'Habilitation à diriger des recherches présentée à l'Université Paris I [juillet 2006], en cours de publication chez Honoré Champion, sous le titre : *Matérialismes et Lumières. Philosophies de la vie autour de Diderot et de quelques autres. 1706-1789*.

1. Voir mon article « La médecine de Montpellier et le matérialisme au début du xviii^e siècle », *La Lettre clandestine*, 14 (2005-2006), p. 71-89 ; le texte d'Antoine Maubec, *Principes physiques de la Raison et des passions des hommes*, en cours d'édition chez Honoré Champion [transcription électronique du manuscrit : <http://lgxserver.uniba.it/lei/filmod/testi/principes.html>] ; et l'article « Cerveau et esprit dans la médecine philosophique de Montpellier, avant Diderot (1709-1751) », présenté à la Journée d'études sur *L'Organe de la pensée à l'Âge classique : xvi^e-xviii^e siècles*, organisée par C. Cherici (Paris VII – REHSEIS, 23 juin 2006), en cours de publication.

Autrement dit, je voudrais poser ici une question double : d'un côté, comment s'expriment, même de manière cachée ou indirecte, les opinions matérialistes concernant l'unité physique de l'âme et du corps, et donc la matérialité de l'âme et des faits psychologiques, le primat de la physiologie sur la métaphysique, etc., dans le cadre de l'explication des phénomènes biologiques qui n'étaient pas du tout hétérodoxes ? Comment s'affirme alors une forme de matérialisme en quelque sorte inavoué et, dans certains cas, inaperçu ou inconscient chez les différents auteurs ?

D'un autre côté, une question parallèle s'ouvre : comment étaient réutilisées et/ou détournées de leurs contextes par les auteurs des traités clandestins de teneur matérialiste certaines doctrines médicales, concernant notamment la neurophysiologie et l'anatomie comparée (l'analogie homme-animal) qui circulaient à l'époque, héritage de la fameuse querelle sur l'âme des bêtes, pour être mises au service de buts philosophiques hétérodoxes ?

En partant d'abord, de cette dernière question, j'examinerai deux ouvrages fondamentaux de la littérature philosophique hétérodoxe et clandestine, *L'Esprit de Spinoza* ou *Traité des trois imposteurs*, texte très connu et célèbre déjà au XVIII^e siècle, édité de façon excellente, en Italie, par S. Berti², et la *Parité de la vie et de la mort*, ou la *Réponse du médecin Gaultier*, édité par O. Bloch³. Il s'agit de deux textes exemplaires à cet égard, qui expriment et récupèrent des thèses qui seront répandues à Montpellier aussi, en inaugurant, sur le plan conceptuel, à travers la médecine, certaines idées-clé de la philosophie des Lumières.

-
2. *Trattato dei tre impostori. La vita e lo spirito del Signor Benedetto de Spinoza*, a cura di S. Berti, Prefazione di R. H. Popkin, Torino, Einaudi, 1994 ; voir aussi l'édition critique *Le « Traité des trois imposteurs » et « L'Esprit de Spinoza »*. Philosophie clandestine entre 1678 et 1768, textes présentés et édités par Françoise Charles-Daubert, Oxford, Voltaire Foundation / Paris, Universitas, 1999.
 3. *Parité de la vie et de la mort. La Réponse du Médecin Gaultier*, textes rassemblés, présenté et commentés par O. Bloch, Paris, Universitas / Oxford, Voltaire Foundation, 1993.

2. Les différents paradigmes physiologiques sur l'« âme matérielle »

L'Esprit de Spinoza ne touche que partiellement les arguments de médecine, mais le discours médical apparaît dans des endroits importants et stratégiques pour l'argumentation matérialiste. Je ne m'arrêterai pas longtemps sur le contenu anti-théologique du texte, qui est bien connu. Le *Traité des trois imposteurs* propose à son public – les bourgeois de la grande ville marchande d'Amsterdam, milieu d'où venait son auteur, vraisemblablement Jan Vroesen (1672-1725), Conseiller à la Cour du Brabant –, dès le début, la perspective de se débarrasser de ses mythes, dont les théologiens ont si soigneusement préparé le culte. Ce *peuple* bourgeois doit s'émanciper de la religion à travers la connaissance de l'histoire des fables et la lecture critique des impostures religieuses, en les reconnaissant comme telles. La fin et le début du texte se reflètent l'un l'autre, dans cette idée, et la symétrie est parfaite. Le chapitre I, « De Dieu » fait pendant, quant à son contenu, au chap. XXI « Des Esprits, que l'on nomme Démons ».

Le *Traité* rebondit, dans la partie érudite concernant l'histoire des mystifications des monothéismes, sur le motif de la tromperie du peuple, un motif qu'on respirera chez Meslier, d'Holbach et Diderot aussi, mais les mots de la vérité positive, philosophique, après le dévoilement critique et la partie destructrice, ne viennent qu'au moment où il s'agira de parler de l'âme humaine, dans des termes de médecine. Ce sont les chapitres XIX (« De l'âme ») et XX (« Ce que c'est que l'âme »). Nous avons donc une partie destructrice du *Traité*, concernant les mystifications religieuses, Dieu et Démons, et une partie constructive, sur l'âme et la nature de l'âme. On teste ici l'importance des nouvelles connaissances médicales, développées dans la première moitié du XVIII^e siècle à Montpellier, à Paris et ailleurs, surtout en Italie (Padoue et Bologne). La philosophie des Lumières, du côté des auteurs matérialistes, suivra cette même stratégie d'argumentation. Les Lumières se distingueront par la volonté de réunifier le rationalisme de l'Âge classique et la libre pensée clandestine : ce qu'on pourrait appeler la *raison exigeante* des libertins, critique des mystifications, et la *raison sensible* des philosophes, attentive à la science et à la diffusion du savoir, dans un programme explicite, public de propagande de la vérité, enraciné dans la conviction

que tous les hommes peuvent être guidés par la raison⁴. La réalisation de ce projet interne des Lumières a commencé ici, dans les *Trois imposteurs*. On retrouve, au cœur du *Traité*, la même volonté d'informer la société humaine et de la rebâtir à partir de ces nouvelles valeurs. On l'annonce aux chapitres XIX et XX, sur l'âme, dont on a fait mention.

Pas d'originalité véritable, dans les thèses médicales, car les sources fournissent à l'auteur le matériau pour une brillante paraphrase. Elle est tirée, en effet, du *Sixième des Discours anatomiques* (1675) du médecin Guillaume Lamy (1644-1682), concernant la nature de l'âme en général. Analysons ici les passages du *Traité* qui ne sont pas tirés de Lamy et les variantes par rapport à son texte. L'auteur reconnaît d'abord que l'argument médical est plus complexe que les histoires des mystifications et les mythologies religieuses⁵. Il distribue donc l'argument du sixième *Discours* en deux chapitres, le XIX (« De l'âme »), qui aborde l'histoire des « principaux Sentimens que les anciens Philosophes on eus de l'Ame », arguments divisibles « en corporels & incorporels & nous dirons quels ont été leurs Auteurs ». Le chapitre XX (« Ce que c'est que l'âme ») donnera ensuite une définition précise de l'âme en tant que substance matérielle, entièrement tirée de Lamy. La liste des opinions anciennes du côté des incorporels, à la fin de cette mosaïque de passages des *Discours*, se termine par un constat qui manque chez Lamy :

Voilà les noms de ceux qui ont crû l'Ame incorporelle, ou immatérielle, qui, comme vous voyez, ne sont pas d'accord avec eux-mêmes, & qui par conséquent ne méritent pas d'en être crû. Venons à ceux qui ont enseigné qu'elle est un Corps⁶.

Ces observations de passage servent à relier les extraits tirés des *Discours* et sont dues, d'après S. Berti, à la plume de l'éditeur littéraire

-
4. Voir mon livre *Illuminismo ed Enciclopedia. Diderot, D'Alembert*, Roma, Carocci, 2005, p. 13 : « Prefazione ».
 5. C'est le premier ajout, mais fidèle à l'esprit des *Discours*, voir *Trattato*, op. cit., p. 218 : « L'Ame est quelque chose de plus délicat & de plus difficile à traiter que ne sont le Ciel & l'Enfer. C'est pourquoi il est à propos, pour satisfaire la curiosité du Lecteur, que nous en parlions un peu plus au long. Pour cet effet, avant que de dire ce que c'est, nous rapporterons ce qu'en ont pensé les plus anciens Philosophes, & nous le ferons en peu de mots, afin qu'on le retienne avec plus de facilité ».
 6. *Ibid.*, p. 222.

du texte de 1719 (*La Vie et l'Esprit de Mr. Benoit de Spinoza*), Charles Levier⁷. La tendance du *Traité*, avec ses additions et commentaires, est d'ôter les sous-entendus de Lamy et de le faire parler plus clairement, en matérialiste, surtout en ce qui concerne la position cartésienne. Lamy mentionne avec grand respect Descartes, tout en le critiquant pour ses incohérences métaphysiques, le doute méthodique concernant l'impossible inexistence des corps, le rapport *cogito*-corps matériels. Ces affirmations absurdes (« En vérité, je ne puis me persuader qu'un esprit aussi beau que Descartes ait icy parlé sérieusement »⁸), d'après Lamy, ne seraient que des moyens rusés pour mieux laisser passer sa physique⁹. L'auteur du *Traité*, au contraire, dans une addition, affirme en passant :

Monsieur DES-CARTES soutient ; mais pitoyablement, que *l'Âme n'est point matérielle*. Je dis pitoyablement ; car jamais *Philosophe* ne raisonna si mal sur ce sujet, que ce grand Homme. Voici comment il s'y prend pour établir *l'immatérialité de l'Âme*¹⁰.

Le caractère « pitoyable », expression bien irrévérencieuse, des arguments de Descartes est mis en évidence à travers la paraphrase littérale de Lamy lui-même. Et ce passage, indépendant de Lamy, sera repris tel quel dans un autre manuscrit clandestin, anonyme, qui s'inspire visiblement de ces idées du *Traité* : *L'Âme matérielle*¹¹. Avant d'arriver à cette remarque contre Descartes, une autre longue addition de Levier, éditeur libraire du texte, soulignait le bien fondé des thèses corporéalistes, en s'appuyant sur la tradition des Anciens¹².

7. Voir S. Berti, « Introduzione », dans *Trattato, op. cit.*, p. XVIII-XX sq.

8. Voir G. Lamy, *Discours anatomiques. Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive*, édité par A. Minerbi Belgrado, Oxford, Voltaire Foundation / Paris, Universitas, 1996, p. 103.

9. *Ibid.*, p. 104 : « Cependant, il est très certain que l'âme ressent les dommages du corps, que le corps obéit aux volontés de l'âme ; et ainsi l'opinion de Descartes n'est qu'une chimère qu'il a faite à dessein de voir comment on la recevrait dans le monde, ou pour d'autres raisons qu'on peut bien deviner ».

10. *Trattato, op. cit.*, p. 224.

11. Voir *L'Âme matérielle*, édition critique par A. Niderst, Paris, Nizet, 1969 [PUF, 1973²], p. 136.

12. *Trattato, op. cit.*, p. 224 : « Tous ces *Philosophes*, ayant remarqué que *l'Âme* croissoit & dépérissoit avec le Corps ; qu'elle étoit foible dans l'Enfance, vigoureuse dans la force de l'âge, radoteuse dans la vieillesse, réveuse dans le Sommeil, abrutie dans l'ivresse, abbatue

L'exposition des arguments anti-cartésiens débouche, ensuite, sur la conclusion du chapitre qui, encore une fois, déborde les limites de l'orthodoxie, néanmoins douteuse, du médecin parisien. Cette dernière addition du *Traité* concerne l'âme des bêtes qui, selon l'auteur anonyme, serait « de même nature tant dans les Animaux que dans l'Homme »¹³. L'issue de l'argumentation érudite se trouve au chapitre XX suivant : « De ce que c'est que l'âme ». En une seule page, l'auteur reprend à la lettre trois morceaux du sixième *Discours*, en laissant tomber les références à l'existence d'une âme spirituelle et immortelle, révélée par la foi, que pourtant Lamy considérerait comme « le principe de nos raisonnements, et qui porte en soy-mesme cette inclination naturelle à tous les hommes de reconnoître une divinité »¹⁴. La réponse finale du *Traité*, absente chez Lamy, est intéressante pour le témoignage qu'elle donne de la réception de certaines théories médicales vitalistes sur l'âme, au tournant du XVII^e siècle :

Il est certain qu'il y a dans le Monde un Esprit très subtil, ou une Matière très déliée & toujours en mouvement, dont la source est dans le *Soleil*, & le reste est répandu dans tous les autres Corps, plus ou moins, selon leur nature, ou leur consistance. *Voilà* ce que c'est que *l'Ame du Monde*, voilà ce qui le gouverne, ce qui le vivifie, & dont quelque portion est distribuée à toutes les parties qui le composent. Cette *Ame* est le *Feu le plus pur qui soit dans l'Univers*, il ne brûle pas de soy-même ; mais il brûle & fait ressentir sa Chaleur par les différens mouvemens qu'il donne aux particules des autres Corps, où il est insinué. Le *Feu visible*

dans la Maladie, &c. Et d'ailleurs qu'elle étoit *corporelle* ont crû avec ceux qui ont vécu avant PHÉRÉCYDE, qu'elle étoit *mortelle*. VI. XÉNOCRATE, au rapport de CICERON, a nié qu'il y eût des *Ames*, & DICÉARQUE fait dire à un Viellard, nommé PHÉRÉCRATE, que *l'Ame n'est rien*, & que ce n'est qu'un nom en l'air qui ne signifie rien. Qu'il n'y a ni *Ame*, ni *Esprit*, ni dans l'Homme ni dans la Bête. Que cette Puissance par laquelle nous agissons & nous sentons est égale dans tout ce qui vit, qu'elle est inséparable du Corps, & qu'elle n'est autre chose que le Corps même modifié de telle sorte qu'il subsiste par le tempérament que lui a donné la Nature ».

13. *Ibid.*, p. 226 : « Pour ne point biaiser, comme il a fait, & pour donner de l'Ame la plus saine idée que l'on en puisse avoir, nous ferons observer avant toutes choses, qu'elle est de même nature tant dans les Animaux que dans l'Homme, & que la diversité de ses Fonctions vient uniquement de la différence des Organes & des Humeurs. Cela posé, voici, selon nous, ce que c'est que l'Ame ».

14. Voir G. Lamy, *Discours anatomiques*, *op. cit.*, p. 106.

a plus de cet Esprit que l'Air, celui cy plus que l'Eau, & la Terre en a beaucoup moins. Entre les Mixtes, les Plantes en ont plus que les Minéraux, & les Animaux encore plus. Enfin ce *Feu* étant enfermé dans les Corps, les rend capables de Sentiment ; & c'est ce qu'on appelle *Ame*, ou ce qu'on nomme *Esprits animaux*, qui se répandent dans toutes les parties du Corps¹⁵.

Cette conclusion réunit, dans un même destin, hommes, bêtes et végétaux ; elle manque chez Lamy, de même que ses conséquences anti-théologiques¹⁶. Il s'agit d'une lecture matérialiste de l'ancienne doctrine de l'*anima mundi*¹⁷, d'empreinte néoplatonicienne, avec plusieurs suggestions qui s'y superposent, provenant à la fois de la physiologie cartésienne hétérodoxe, de Gassendi et de la cosmologie néo-stoïcienne de l'école de J. Lipse¹⁸. Cette approche est assez répandue dans les ouvrages médicaux de physiologie et de psychologie d'inspiration matérialiste à partir de la fin du XVII^e siècle, qui se diffusent à Montpellier dès le début du siècle. L'œuvre des iatrochimistes, Raymond Vieussens (1641-1715), avec sa *Neurographia universalis*¹⁹, et François Boissier de Sauvage de la Croix (1706-1767) aura une grande importance, comme on le verra. Chez Lamy, la source est à chercher, outre dans le néostoïcisme, dans la synthèse de la *Physica* de P. Gassendi²⁰. La constatation de l'existence de forces chimiques agissantes dans les corps animaux – humains et non humains – qui mettent en marche, par exemple, la circulation sanguine

15. *Trattato*, op. cit., p. 228.

16. *Ibid.* : « Il est donc certain que cette *Ame*, étant de même nature dans tous les Animaux, elle se dissipe dans la mort de l'Homme, ainsi que dans celle des Bêtes. D'où il s'en suit, que ce que les *Poëtes* & les *Théologiens* nous chantent de l'autre Monde, n'est qu'une Chimère, qu'ils ont forgée & débitée pour des raisons qu'il est aisé de deviner ».

17. Voir T. Gregory, *Anima mundi. La filosofia di Guglielmo di Conches e la scuola di Chartres*, Firenze, Sansoni, 1955.

18. On en retrouvera des échos chez Diderot et dans l'*Encyclopédie*, XV, p. 525a-533a, à l'article « Stoïcisme ».

19. Voir R. Vieussens, *Neurographia universalis hoc est omnium corporis humani nervorum, simul et cerebri medullaque spinali descriptio anatomica*, Lugduni, J. Certe, 1685, et *Traité nouveau de la structure et des causes du mouvement naturel du cœur*, dans *Œuvres françoises de M.V.*, t. I, Toulouse, J. Guillemette, 1714-1715 ; F. Boissier de Sauvages, *Physiologiae Elementa*, Paris, 1755 (*infra*, § 3).

20. Voir G. Lamy, *Discours anatomiques*, op. cit., p. 104-107, notes 31-35 : le riche commentaire de A. Minerbi Belgrado.

et le mouvement du cœur, représentait l'équivalent médical précis, individuel, de la métaphore neo-stoïcienne du feu universel et de l'âme (matérielle) du monde, dont on retrouvera des traces, en passant par les doctrines de l'École de Montpellier, dans l'*Encyclopédie* de Diderot²¹.

Et c'est dans un autre traité médical, celui du médecin de Niort, Abraham Gaultier (1650-1720), la *Réponse en forme de dissertation à un théologien*²², publié plus tard, et remanié, sous le titre de *Parité de la vie et de la mort* (1774), de même inspiration gassendiste, que l'on peut repérer une formulation similaire de la doctrine de l'âme matérielle,

21. Voir *Encyclopédie*, X, p. 220a, article « Mécanicien (*Médec.*) » : « De ces considérations introduites dans la théorie de la Médecine, il s'ensuivit qu'elle parut avoir pris une face entièrement nouvelle, un langage absolument différent de celui qui avoit été tenu jusqu'alors. Quelques idées chimiques se joignirent d'abord à ces nouveaux principes. Pour trouver une puissance motrice dans la machine construite, on eut recours à la matiere subtile, à des fermens pour produire des expansions, des ébullitions, des effervescences dans les fluides, qui pussent être des causes d'impulsion, de mouvement progressif, propres à retenir, selon les lois mécaniques, hydrauliques, la circulation, le cours de la masse des humeurs distribuées dans leurs différens canaux [...]. Mais dans ce systeme, qui est celui de Vieussens, & qui a été long-tems celui de l'école de Montpellier, la cause premiere de cette influence du fluide nerveux, quelque modification qu'on lui suppose, restant inconnne, & toutes les explications physiques & mécaniques que l'on en a données, paroissant insuffisantes, les Sthaaliens & tous les medecins autocratiques ont prétendu qu'elle devoit être attribuée à une puissance intelligente, selon eux, la nature qui n'est pas différente de l'ame même, sans avoir égard à ce que le coeur séparé du corps est encore susceptible de mouvemens contractiles, répétés ; mais comme ce prétendu principe moteur ne s'accorde point avec les faits, les observations, on en est venu à faire convenir Sthaal même, que la recherche des causes du mouvement automatique dans le corps humain, est une recherche stérile, en même tems que l'on a avoué que les ressorts du mécanisme ne peuvent en fournir le principe, qu'il semble que l'on ne peut trouver qu'en le cherchant dans une cause physique, telle que l'irritabilité, cette qualité mobile de la matiere animée, sur laquelle on a des observations incontestables, & dont les principaux organes de la circulation paroissent particulièrement doués, de maniere qu'il paroît propre à concilier tous les phénomènes ; mais une qualité de cette nature supposeroit toujours une premiere cause qui nous est inconnue. Voyez IRRITABILITÉ ». Cet article, paru en 1765, est de la plume d'Arnulphe d'Aumont (1721-1802), médecin, peu connu, de l'École de Montpellier.
22. Le titre est beaucoup plus long : *Réponse en forme de dissertation à un théologien qui demande ce que veulent dire les Sceptiques, qui cherchent la verité par tout dans la Nature, comme dans les écrits des Philosophes ; lors qu'ils pensent que la Vie & la Mort sont la même chose. Où l'on voit que la Vie & la Mort des Minéraux, des Métaux, des Plantes & des Animaux, avec tous leurs attributs, ne sont que des façons d'être de la même substance, à laquelle ces modifications n'ajoutent & n'ôtent rien*. Par le sieur GAULTIER, Medecin à Nyort. / A Nyort, Chez Jean

fondée sur des forces chimiques, qui joue le rôle de pont vers les théories psychologiques de l'époque des Lumières. L'intérêt de ce traité, de ce point de vue, comme d'ailleurs dans le cas de la synthèse du *Traité des trois imposteurs* et d'autres²³, est la coexistence contemporaine, plus ou moins paisible, de deux théories de l'âme matérielle, l'une conçue comme substance, l'autre comme le produit émergeant des fonctions du corps, du cerveau notamment, devant lesquelles les philosophes matérialistes des Lumières devront bientôt trancher, opérer un choix. Les doctrines médicales de Montpellier de la première moitié du XVIII^e siècle (Vieussens et Sauvages) aideront les philosophes dans leur entreprise. Ce choix, en fait, se portera sur la deuxième hypothèse, de l'âme comme produit émergeant des fonctions physiologiques, et sera accompagné, dans quelque cas (La Mettrie), de la disparition ou de l'abandon même de la notion et du terme d'âme²⁴. Lamy, rappelons-le, devant les deux options contraires, ne prenait pas, dans ses *Discours anatomiques*, un parti métaphysique explicite sur la nature de l'âme. En fait, en physiologiste, il suivait la première option. Il avait même montré sa sympathie pour les thèses d'Épicure et de ceux, parmi les modernes, qui semblent l'avoir suivi²⁵.

Elles, Imprimeur & Marchand Libraire 1714. Voir A. Gaultier, *Parité de la vie et de la mort. La Réponse du médecin Gaultier*, textes rassemblés, présentés et commentés par O. Bloch, Oxford, Voltaire Foundation / Paris, Universitas, 1993.

23. Par exemple *L'Âme matérielle*, déjà mentionnée, et le ms Douai 702, contenant : 1/ *Dissertation sur le Sentiment des Bêtes, l'Instinct et la Raison, Contre les Cartésiens* ; 2/ *De la sympathie et de l'antipathie* ; 3/ *De l'instinct dans bien des actions* ; 4/ *Arguments du Pirronisme* ; 5/ A Mr***, *que l'ame n'est que sentiment* ; 6/ *De la vraie et de la fausse gloire* ; 7/ *Traité de l'Ame et de ce qu'elle devient après la mort* ; 8/ *Des différentes religions d'Hollande*.
24. Voir J. O. de La Mettrie, *L'Homme machine*, éd. A. Vartanian, Princeton, Princeton University Press, 1960, p. 180 : « L'Ame n'est donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, et dont un bon Esprit ne doit se servir que pour nommer la partie qui pense en nous. Posé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, et se conduire en un mot dans le Physique, et dans le Moral qui en dépend » ; A. Gaultier parviendra à des conclusions analogues et, après lui, bien sûr, Diderot, dans ses *Éléments de physiologie*, éd. P. Quintili, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 147-154 : « Âme ».
25. Voir G. Lamy, *Discours anatomiques*, *op. cit.*, p. 102 : « Épicure, qui n'a pu beaucoup s'écarter des sentimens de Démocrite, a pourtant cru que l'âme est composée de feu, d'air, de vapeur, et d'une autre substance qui n'a point de nom, et qui est le principe du sentiment.

Le médecin parisien et le *Traité des trois imposteurs* interprétaient ainsi l'âme, *toute* âme – comme l'a très bien relevé A. Minerbi Belgrado – comme identique au flux matériel des esprits animaux dans le corps, par une lecture matérialiste de la physiologie cartésienne²⁶. L'âme est ici une substance, matérielle et agissante ; et en tant que sujet, elle produit les fonctions sensibles. Lamy l'affirmera plus clairement, après les *Discours anatomiques* (1675), dans l'*Explication mécanique des fonctions de l'âme sensitive* (1677).

Gaultier, au contraire, semble pencher pour la seconde hypothèse, celle d'une âme produit, et non pas substance, ni sujet, des fonctions animales du corps, non sans des oscillations significatives vers la première hypothèse de l'âme-substance²⁷. L'« émergentisme » (O. Bloch) de Gaultier s'inspire aussi sans doute des idées de Lamy, qui demeuraient, malgré le gassendisme, assez fidèles à la physiologie des esprits animaux de Descartes, mettant de côté sa métaphysique dualiste. Cependant, le médecin de Niort, comme l'auteur des *Trois imposteurs*, est plus explicite dans l'affirmation de la sensibilité de la matière, thèse centrale, sceptique et spinoziste : il existe une matière douée de force et de la vertu de se mouvoir, changer de forme, périr. Par conséquent, il affirmera la matérialité de l'âme en général, y compris celle de l'homme.

La dernière version imprimée du texte, la *Parité de la vie et de la mort* (1774), apporte une variante significative, à l'article XXI, au titre du vingt-troisième paragraphe de la *Réponse* de 1714, où l'on trouve : « [23]

De ces quatre substances différentes il se fait un esprit très subtil qui se répand par tout le corps, et c'est ce qu'il faut appeller *âme*, dans le sentiment de ce philosophe. Enfin les autres, sans tant se tourmenter, ont dit que c'est la plus subtile partie du sang qui s'en sépare dans le cerveau, et se distribue par les nerfs ; de manière que source de l'âme est le cœur où elle s'engendre ; et le lieu où elle fait ses plus nobles fonctions est le cerveau, parce qu'elle y est plus pure et plus débarrassée des parties grossières du sang ».

26. *Ibid.*, note 20 : « Ce qui s'accomplit dans ces lignes est l'identification de l'âme, *toute* âme, avec les "esprits animaux", ce qui suppose la généralisation, et donc l'interprétation matérialiste, de la physiologie de Descartes ; car c'est toute sa théorie de l'origine et de la circulation des esprits animaux (reprise entre temps, et partiellement modifiée, par Willis, que Lamy utilisera également) qui y est résumée, pour être ensuite développée dans l'*Explication mécanique* ».

27. Voir le riche commentaire d'O. Bloch, « Le médecin Gaultier et son ouvrage », chap. IV : « Scepticisme, libertinage et matérialisme : structure et contenu de la *Réponse* », dans A. Gaultier, *Parité de la vie et de la mort*, op. cit., p. 77-113.

L'âme sensitive des bêtes n'est que le corps, ou les fonctions de leur corps », qui devient ici : « L'âme n'est autre chose que le corps ou les fonctions du corps », alors que le contenu reste le même. On lit, dans ce paragraphe de la *Réponse*, une explication clairement épigéniste de la formation du vivant et de ses facultés, inférieures et supérieures, qui fait penser de près au vitalisme du *Rêve de D'Alembert* et des *Eléments de physiologie* de Diderot :

Ainsi l'on voit en général l'artifice dont se sert la nature, pour engendrer les Animaux. Elle ne les fait pas tout à coup ; [68] mais elle les construit parties après parties ; en sorte pourtant qu'elle travaille à en former plusieurs à la fois ; puis de leur construction & de leur liaison naissent de même leurs facultez, les unes plus tôt, les autres plus tard ; tellement qu'il se trouve entr'elles tant de dépendence & de liaison, qu'elles se font de concert les unes des autres ; & que la première, si on la pouvoit désigner, se verroit prendre son origine du concours d'une infinité de causes, qui existoient auparavant. Le sentiment des Animaux présuppose donc quantité de causes insensibles qui le précédent, tout comme les facultez qu'ils ont de manger, de marcher, de voler, d'avoir des desseins, présupposent, non-seulement, toutes les causes qui font leur sentiment ; mais encore celles qui en particularissent [*sic*] les especes²⁸.

Pourtant, malgré le titre du chapitre suivant, de teneur, encore, anti-cartésienne, « Descartes prenant plusieurs actions matérielles pour une seule, dont il fait une substance, a mal pensé du sentiment des animaux », Gaultier semble néanmoins s'en tenir à la considération philosophique d'une substance matérielle au-dessous de l'infinité de modes ou apparences phénoménales de la nature, qu'elle soit conçue en termes d'« humide radical » ou de cette « sève de la matière » (§ 15) que l'on verrait encore comme une sorte de noyau ontologique profond, commun, du monde naturel. On ne remarque pas non plus une attention particulière de Gaultier, ni médicale, ni physiologique, aux phénomènes du cerveau, au sens de Diderot, lorsqu'il s'agit de décrire ces fonctions du corps qui seraient à l'origine des phénomènes de l'âme sensitive et de la pensée, qui elle aussi, d'après Gaultier, a une origine matérielle²⁹.

28. *Ibid.*, p. 143.

29. *Ibid.*, p. 145 : « [25] Si Descartes avoit sceu que la pensée est l'effet de plusieurs causes, il n'auroit pas conclu qu'elle est une substance indivisible, immatérielle & immortelle ».

En revanche, Gaultier critique les thèses de Th. Willis (1621-1673) exposées dans le *De cerebri anatome* (1664) et il se fait partisan d'une âme matérielle qui ne serait pas à l'origine des nerfs, lesquels, d'après lui, prendraient origine non seulement dans le cerveau mais « plutôt par tout dans le corps »³⁰. On revient ainsi, indirectement, à l'idée lamyéenne de cette âme-substance diffusée dans le corps, à travers les viscères et tous les organes.

Compte tenu de ces oscillations, significatives, et du caractère ambigu d'une œuvre de transition qui attesterait ce « beau désordre libertin », voulu, intentionnel, il est vrai qu'A. Gaultier « apparaît comme un artisan précoce, et vigoureux, du passage de l'ancien libertinage au matérialisme des Lumières »³¹. Ces arguments de débat dont il traite, en fait, étaient à l'ordre du jour dans les écoles médicales de son temps, à l'aube des Lumières, en particulier les discussions sur le rôle du cerveau dans l'organisme et sur ses fonctions physiologiques. Elles seront développées, en France, au tournant du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, surtout à l'École de Montpellier³².

C'est dans ce milieu qu'on pourra chercher le trait d'union qui relie la philosophie matérialiste clandestine des traités, *L'Esprit de Spinoza* et la *Réponse*, encore redevables des conceptions systématiques du Grand Siècle, aux philosophies de la vie les plus avancées des grands auteurs du siècle des Lumières. Et l'un des auteurs mineurs de cette École, lui aussi écrivain de la transition, ou bien de la *seconde* crise de la conscience européenne, qui offre beaucoup d'éléments d'intérêt pour l'historien des

30. *Ibid.*, p. 150 : « [30] L'âme n'est point à l'origine des nerfs, comme le croient quelques anatomistes modernes ».

31. O. Bloch, « Le médecin Gaultier » *op. cit.*, p. 112 : « D'où les prolongements et échos que, directement, ou par l'intermédiaire des extraits manuscrits qui feront de son opuscule un des traités clandestins parmi les plus notables, on en pourra trouver dans d'autres traités de ce genre, comme la *Dissertation sur la formation du monde*, peut-être chez La Mettrie, et aussi chez Diderot, à l'article « Spinoziste » de l'*Encyclopédie*, et dans le *Rêve de d'Alembert*. Ce qui enfin fait de lui un précurseur, un annonciateur, ou un auxiliaire, de la reprise que, contre le préformationnisme et son utilisation métaphysique, opéreront du thème, transformé et élargi, de l'épigenèse, les vitalistes et les matérialistes du siècle nouveau ».

32. Un exemple éclatant de ces discussions et recherches est précisément l'œuvre de R. Vieussens, mentionné ci-dessus, contemporain de Gaultier qui, semble-t-il, pourrait avoir lui aussi étudié à Montpellier (*ibid.*, p. 26). La *Neurographia universalis* de Vieussens restera la meilleure description du système nerveux humain jusqu'au début du XIX^e siècle.

idées, est le médecin Antoine Maubec, avec son traité intitulé *Principes physiques de la raison et des passions des hommes* (Paris, 1709)³³. En effet, à l'égard de l'utilisation des doctrines médicales à des fins philosophiques hétérodoxes, l'essor de la médecine chimique à Montpellier, depuis la célèbre querelle de l'antimoine, avait permis, au début du XVIII^e siècle, l'affirmation des spéculations les plus audacieuses. Ainsi, l'École de

33. Voir *supra*, note 1. Le premier à avoir insisté sur l'importance de Maubec, de son traité et de ses liens avec Gaultier, a été J. S. Spink, *La Libre Pensée française, de Gassendi à Voltaire*, trad. fr. par P. Meier, Paris, Éditions sociales, 1966, p. 257-258. Il y rapproche les deux textes : « Au commencement du siècle, un médecin de Montpellier du nom de Maubec et un médecin de Niort du nom de Gaultier allèrent beaucoup plus loin dans la voie du matérialisme, de même que le médecin anglais William Coward, dont l'œuvre fut l'objet d'un article dans le *Journal des savants*, mais tous trois ajoutaient à leur matérialisme un fidéisme non moins poussé. Dans divers traités manuscrits qui circulèrent au début et vers le milieu du XVIII^e siècle, cette contrepartie fidéiste des théories matérialistes était absente. Maubec publia un livre intitulé, *Principes physiques de la raison et des passions des hommes*, à Paris, en 1709. Il parvenait à sa position matérialiste par la critique et le rejet de la "substance pensante" de Descartes, ne conservant que la seconde substance de Descartes, la "substance étendue", mais il proposait d'attribuer à cette "substance étendue" d'autres propriétés que l'étendue et, en particulier, la pensée. Il en donnait pour raison que Descartes n'avait pu prouver que la "pensée" fût une substance distincte et immatérielle. La pensée peut fort bien être une propriété de la matière ; nous ne savons pas ce que sont les propriétés de la matière. Un enfant n'est pas un être pensant quand il est dans le ventre de sa mère ; il commence à penser après la naissance quand les premières excitations parviennent du monde extérieur à son cerveau par la voie des nerfs. Dieu a associé les pensées à certaines flexions des fibres du cerveau sans que nous sachions comment. Toutes les idées viennent par la sensation ; *nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*. Des impressions se font sur le cerveau comme sur une tablette de cire. Certaines sont agréables, d'autres désagréables : d'où, chez l'enfant, les premières passions de désir et d'aversion. Le flux des esprits laisse des traces sur le cerveau et, quand les esprits coulent à nouveau le long de ces traces, les impressions qui les ont produites sont ravivées et en éveillent d'autres dans des traces contiguës. Ce que nous appelons le jugement est un processus très semblable ; c'est une juxtaposition d'impressions. Les premiers jugements de l'enfant sont très sujets à l'erreur, mais l'expérience les rend plus sûrs. Les idées claires ne sont autre chose que des impressions vives. Le raisonnement n'est que le rassemblement d'idées. Il est possible d'établir des règles pour guider notre raison, mais notre raison ne peut jamais s'ériger en critère de la vérité contre les Écritures ou les décisions de l'Église. Maubec aboutit à un fidéisme sceptique qui rappelle celui du début du XVII^e siècle, malgré son matérialisme et son sensationnisme ».

Montpellier, au moment où Maubec publie ses traités³⁴, connaissait un passage essentiel, un changement de « paradigme » d'explication des phénomènes vitaux, qui est lié à l'affirmation de la première médecine animiste et vitaliste, au début du XVIII^e siècle. François Boissier de Sauvages et Louis de La Caze en seront les représentants les plus éminents³⁵.

Paolo QUINTILI
(Université de Rome « Tor Vergata »)

-
34. Il en écrira plusieurs autres : *Traité des tumeurs et des obstructions. Par Monsieur Maubec, docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier*, À Paris, chez Laurent d'Houry, rue et proche S. Severin, au S. Esprit, vis-à-vis de la rue Zacharie, 1702, Avec Approbation et Privilege, in-12°, 261 p. [1712²] ; *Traité de la dysenterie, dans lequel on trouvera le plan d'un nouveau système de Médecine qui s'accorde également avec les observations des Anciens & les découvertes des Modernes*, par M. Maubec, Médecin ordinaire de S. A. R. Madame, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, à Paris, chez François Delaune, Place de Sorbone, à l'Image S. François, Jean Musier, à l'Olivier, à la descente du Pont-Neuf. Et Estienne Ganeau, rue S. Jacques, aux Armes de Dombes, 1712, in-12°, 383 p.
35. Pour la suite, je renvoie à ma thèse, *Matérialismes et Lumières*, op. cit. : « 2.3. La crise du mécanisme médical et l'incidence de la nouvelle nosologie naturaliste de Boissier de Sauvages », « 2.4. Le rôle du matérialisme biologique au XVIII^e siècle. L'organologie de Théophile de Bordeu et Louis de La Caze » et « 2.5. La vision organiciste des maladies de l'esprit chez Boissier de Sauvages et la médecine du sage ».